

mais leurs facultés intellectuelles sont bien développées, bien équilibrées; c'est plaisir de causer avec eux, et l'on en tire toujours un profit quelconque. Remarquez que je me sers des mots »facultés intellectuelles«, car, pour la politique, ces gens sont aussi incapables de la juger, y sont aussi indifférents, que les gens du grand monde.

Pour en revenir à notre soirée, le temps se passe, les minutes s'envolent, tandis que, d'étonné, vous devenez intéressé. La porte s'ouvre, la petite servante annonce le souper. Le maître de maison offre son bras à l'Excellence, on vous assigne la colonelle, et tout le monde passe dans la salle à manger. La gêne des premiers moments a disparu. Vous vous sentez à l'aise, et vous oubliez peu à peu les petits ridicules de vos voisins.

Le repas est des plus simples; une selle de chevreuil, de la salade et des fruits, frais ou confits selon la saison, composent le menu. Les convives mangent avec leur couteau, mettent leurs doigts dans la salière, lèchent leur fourchette, s'essuient la bouche avec le revers de leur main, mais vous leur pardonnez ces inconvenances par gratitude pour les heures agréables qu'ils vous ont fait passer.

Lorsque le repas est fini, on retourne au salon. La jeune fille qu'on vous a présentée sous le nom de Lischen se met au piano, et la soirée s'achève aussi gaiement que son début vous avait semblé lugubre. A dix heures et demie tout le monde se dispose à partir; le gaz est déjà éteint dans l'escalier, et la servante vous éclaire avec une chandelle. On se dit bonsoir en se promettant de se revoir, et l'Excellence, la conseillère privée et la colonelle rentrent à pied, ni plus ni moins que le lieutenant qui avait fait l'empressé autour de leur grandeur, et qui se réjouit d'avoir économisé l'argent que lui aurait coûté un aussi bon souper.



Steffi Kohl